

“drapeau depuis surtout qu'il ne va plus en guerre; mais dites donc, chère belle-mère, savez-vous que notre pays n'augmente pas rapidement et que la moitié de notre population est rendue aux Etats-Unis. Si vous nous permettiez d'imposer des droits sur les choses que vos manufacturiers jettent sur nos marchés et de faire avec les pays qui sont à nos portes et dont nous avons absolument besoin les traités de commerce que nous jugerions avantageux, ne croyez-vous pas que vous nous rendriez un fier service? Vous ne vous gênez pas à notre égard, belle-mère, vous retirez vos troupes, vous traitez avec nos voisins d'affaires qui nous regardent sans presque nous en parler, vous allez même jusqu'à nous livrer en partie pour aller payer vos dettes, ne croyez-vous pas qu'en considération de ces sacrifices que que vous nous imposez, vous devriez au moins nous laisser les moyens de vivre et ne pas nous obliger de nous appauvrir constamment pour enrichir vos manufacturiers? D'ailleurs, vous ne pouvez pas nous en vouloir de marcher sur vos traces, ainsi que de bons enfants doivent faire. C'est vous, vous-même qui nous avez appris ce qu'il fallait faire pour créer l'industrie dans un jeune pays.”

Ne croyez-vous pas, messieurs, qu'une pareille lettre aurait son effet? Pourquoi ne ferions nous pas ce qu'on vient de faire en Australie où on a élevé les droits de 5 à 10 par cent sur les marchandises anglaises, afin d'encourager l'industrie nationale? Sommes nous obligés d'avoir plus de loyauté que le reste de l'empire britannique, de pousser cette loyauté jusqu'au ridicule?

Quelques uns croient que nous n'aurons pas ce qui est nécessaire à l'établissement des manufactures sans l'indépendance et l'annexion. D'autres disent que l'Angleterre nous laissera libre de faire les tarifs que nous voudrons, que nous n'avons pas le droit de nous plaindre d'elle, avant qu'elle nous ait refusé le droit que nous demandons; ils ajoutent que n'ayant aucune raison de renoncer au régime actuel, pourvu que nous y trouvions la prospérité, nous devons en tirer tout le parti possible avant de nous lancer dans l'inconnu.

Mais, dira-t-on, ceux qui veulent taxer les produits anglais veulent-ils en faire autant à l'égard des produits américains, veulent-ils la protection contre toutes les nations? Les opinions sont partagées sur ce point. Les uns croient que la protection contre l'Angleterre nous suffirait parce que si nous ne pouvons pas manufacturer à meilleur marché que l'Angleterre, nous pouvons lutter avec succès contre les Etats-Unis, vu les avantages de nos pouvoirs d'eau et le prix moins élevé de la main d'œuvre en Canada, et alors ils prétendent que notre intérêt est d'avoir le libre échange avec les Etats-Unis afin d'y écouler nos produits. Car, disent ils, il ne suffit pas de produire, il faut vendre; or, le marché canadien n'est pas assez considérable pour soutenir un grand nombre de manufactures. Mais, ajoutent-ils, avec la protection contre les produits anglais qui seuls peuvent nous faire du tort et le libre échange avec les Etats-Unis qui nous donnerait un marché de 40 millions d'hommes, nous marcherions à pas de géant dans la voie du progrès.

N'ayant pas le temps de discuter cette question, je me bornerai à dire que beaucoup d'hommes instruits des deux partis s'accordent sur un point, c'est que nous restions ou non sous le drapeau anglais, il faut que nous ayons le droit de taxer les produits anglais, comme nous l'entendrons, et de faire avec les autres pays les relations commerciales que nous croirons les plus favorables au développement de nos ressources nationales. Nous n'avons pas d'objections au régime politique sous lequel nous vivons, pourvu que nous y trouvions notre compte. Mais la question de pain avant la question de loyauté! le patriotisme avant les sympathies politiques! Pour moi, le meilleur drapeau sera celui qui protégera le mieux le progrès du pays, la prospérité en particulier du Bas-Canada, qui retiendra avec plus de succès la population canadienne-française sur les terres de nos ancêtres. Car, avant d'être sujets anglais, avant même d'être Bas Canadiens, nous devons être Canadiens Français. Nous avons eu assez de misère à naître et grandir sur cette terre pour avoir le droit de vouloir y vivre et mourir honorablement. Ce qu'il nous faut, c'est une réaction, qu'elle nous vienne de n'importe qui; tant mieux, j'ajouterai, si elle peut se faire sous le régime actuel, sans secousses et sans briser des liens politiques qui sont chers, trop chers peut-être à certains hommes publics.

Mais cette réaction doit se faire non-seulement dans la politique, mais aussi dans chacun de nous, dans l'énergie individuelle, dans l'instruction.

Inutile de se le cacher, les causes de notre infériorité sous le rapport matériel sont autant sociales que politiques, dépendent en grande partie de notre insouciance pour les choses essentielles à la prospérité d'un pays. S'il y a beaucoup d'industries qui ne peuvent réussir sans l'intervention du gouvernement, il en est beaucoup d'autres qui nous manquent, faute d'esprit d'entreprise chez nos capitalistes et d'instruction chez nos ouvriers.

Qu'il me soit permis ici de faire une question à ceux qui ont des capitaux. Ne croyez-vous pas, messieurs, que si au lieu de mettre des fonds dans les banques ou dans des spéculations plus ou moins hasardées, vous les employiez à établir certaines branches d'industrie, vous seriez encore plus riches et surtout plus utiles à votre pays? Ne croyez-vous pas que le meilleur moyen d'accomplir votre mission sur la terre est de donner du travail à ceux qui en ont besoin pour vivre, de travailler constamment à l'agrandissement et au bonheur de la patrie?

C'est aux ouvriers que je m'adresse, c'est à eux surtout que je dois dire comment ils peuvent contribuer au développement de l'industrie.

Messieurs, je ne crains pas de le dire: vous devez être les artisans de cet avenir de progrès que nous désirons pour notre pays, la conservation et l'influence de notre nationalité et des classes ouvrières en particulier. D'abord messieurs, vous avez votre vote dans les élections pour élire des hommes capables de plaider la grande cause de l'industrie devant les Chambres, des hommes d'énergie et de convictions qui ne se contenteront pas de dire qu'ils sont en faveur de l'industrie pour se faire élire, mais qui viendront devant vous avec des idées pratiques et un programme sérieux. Oh! si les ouvriers étaient ce qu'ils doivent être, ce qu'ils sont maintenant probablement, quel beau mouvement ils pourraient faire au sein de la population! quelles élections ils pourraient faire seulement avec du patriotisme, des convictions, l'amour du pays! Comme ils pourraient de leurs bras vigoureux relever la patrie affaissée pour la faire marcher radieuse et prospère à côté des autres nationalités! Hélas! nous avons eu des ancêtres qui ont souffert la faim, le froid, les humiliations et la mort pour faire de nous une nation digne de son origine et du sang qui abreuve son berceau, et nous, les descendants de ces grands hommes, nous ne serions même pas capables d'avoir tous une fois la même pensée, le même sentiment, de donner un vote d'honnête homme et de bon citoyen! Mais, il me semble qu'alors des voix lugubres et menaçantes sortant des entrailles de cette terre blanchie par les ossements de nos ancêtres devraient nous crier: “malheureux qu'avez-vous fait du sang généreux qui coulait dans nos veines, qu'avez-vous fait des cœurs qui battaient dans nos poitrines?”

Le deuxième moyen de contribuer à la régénération de notre pays est de vous instruire, d'acquérir les connaissances pratiques en rapport avec votre état, le métier ou l'industrie que vous exercez.

De tout temps, messieurs, l'ouvrier a été le pionnier de l'industrie; c'est à lui que nous devons la plupart des perfectionnements et des découvertes qui ont porté si haut la richesse et la gloire des nations. Oui, de pauvres ouvriers ayant à peine de quoi vivre ont allumé au foyer de leur génie ces flambaux ardents qui guident les nations modernes dans la voie du progrès. Je voudrais avoir le temps d'offrir à vos hommages les grandes œuvres de ces immortels ouvriers, de vous dire, comme je me proposais de le faire, ce qu'il leur en a coûté de sacrifices, d'humiliations et de souffrances pour enrichir le monde.

Le développement de l'industrie était une condition nécessaire de l'existence de l'homme, la conséquence naturelle de la loi du travail. Lorsque Dieu dit à l'homme: “tu gagneras ton pain à la sueur de ton front,” il ne le condamna pas à gratter éternellement la terre avec ses ongles, à chercher uniquement dans la force brutale l'accomplissement de ses destinées. Non, ces paroles voulaient dire aussi: “tu as une intelligence que tu dois développer, une intelligence soumise comme ton corps à la loi du travail, et par laquelle seule tu pourras satisfaire tes besoins et accomplir tes destinées. Aux animaux j'ai donné l'instinct pour les diriger, mais à toi j'ai donné l'intelligence.”

Et l'homme se mit à travailler. D'abord il lui fallut peu d'efforts pour vivre, il n'avait en quelque sorte qu'à tendre la main pour cueillir les fruits abondants de la terre. Mais à mesure que la famille humaine grandit et se développe, que les moyens d'existence deviennent plus difficiles, l'homme comprend la nécessité d'augmenter ses forces productrices par l'action de son intelligence. Et alors naquit l'outil, ce premier né de l'industrie, qui depuis six mille ans remplit le monde de merveilles et semble infini dans ses développements. On peut suivre la marche de la civilisation à travers le monde aux jalons que l'industrie laisse derrière elle, et juger de la grandeur des nations qui ont passé sur la terre par la perfection des monuments qui couvrent leurs cendres et l'immensité des travaux qui leur ont survécu. Il est facile de voir que les œuvres de l'industrie sont d'autant plus utiles et plus belles que l'intelligence de l'homme est plus développée, son esprit plus cultivé. Aussi, lorsque l'imprimerie a donné des ailes à la pensée, lorsque par la communication des intelligences et la diffusion de la science, elle a centuplé les forces intellectuelles du monde, quelles conquêtes, quel déploiement de vie, de progrès et de prospérité dans le monde matériel! Quelle succession de découvertes et d'inventions admirables! On dirait une

immense fusée dont chaque étincelle fait jaillir une merveille! Les nations se disputent la gloire de dérober à la nature ses secrets les plus intimes et d'activer le génie de l'industrie par la diffusion de la science; dans leur fiévreuse ardeur à poursuivre le progrès, on dirait qu'elles dévorent le temps et l'espace.

C'en est assez, messieurs, pour vous faire comprendre que mon but, en faisant les considérations qui précèdent, est de démontrer que nous devons chercher dans l'instruction la création et le progrès de l'industrie nationale. Messieurs, j'ai dit dans ma première lecture, le Canadien-Français est né industriel, il apporte dans tout ce qu'il fait ce goût et cette délicatesse d'exécution qui distinguent la race française. Mais que peut faire le génie sans le secours de la science, le génie perdu dans les ténèbres de l'ignorance comme le diamant dans les sables de la mer? Voyez-vous cette foule qui contemple avec admiration cet admirable produit de l'industrie ou ce chef-d'œuvre artistique? Eh bien, dans cette foule enthousiaste il y a peut-être un génie supérieur à celui qui a créé ces choses admirables. Et pourtant il vit obscur et inconnu. Que lui a-t-il donc manqué pour faire sa fortune et celle peut-être de son pays?—L'instruction.

Voyez maintenant ce bon et brave ouvrier travaillant le jour et la nuit de son métier; il ne perd pas un instant, il veut faire une existence honorable à sa famille, mais il reste toujours pauvre. Il a pour voisin un homme qui ne travaille pas la moitié autant et qui cependant vit mieux. Pourquoi donc cette différence? C'est que le premier n'ayant aucune instruction, n'a pas d'autre idée que de recommencer le lendemain ce qu'il a fait la veille, de la même manière avec les mêmes instruments. L'autre, au contraire, travaille moins des bras mais plus de la tête; il lit les livres et les journaux; or, en lisant, un passage l'a frappé, c'est la description d'un mécanisme ingénieux, il réfléchit sur le moyen d'appliquer ce qu'il a lu à son art ou à son métier et finit par découvrir un instrument qui donne aux produits de son travail trois fois plus de valeur.

On dit quelquefois en parlant de quelque grande découverte: “Quel coup du hasard!” Messieurs, détrompez-vous, il est rare que ces hasards arrivent au premier venu, ou que plutôt il sache en profiter. Il faut des esprits préparés par l'étude et la réflexion pour faire de ces hasards de grandes découvertes. Lorsque Fulton et Franklin parurent, il y avait longtemps que le monde observait les effets de la vapeur et de l'électricité, et cependant personne encore n'avait réussi à faire de ces deux terribles éléments les humbles serviteurs de l'homme.

C'en est assez, messieurs, et que de choses à dire cependant encore sur cette question que je n'ai fait qu'entamer!

Je me résume en deux mots. Si nous aimons encore notre pays, si nous n'avons pas perdu tout sentiment d'énergie et de patriotisme, nous nous unissons pour rendre à notre patrie bien aimée la foi et l'espérance dans un avenir meilleur. Nous ne permettrons pas que des étrangers viennent s'emparer de la place que nos pères nous ont faite sur cette terre au prix de si grands sacrifices. Au lieu de continuer à laisser le sol de la patrie, nous en arracherons les trésors qu'il renferme et nous rappellerons ceux qui sont partis.

Nous forcerons nos hommes publics de faire leur devoir et nous ferons le nôtre.

Un mot encore et j'ai fini. J'ai dit, messieurs, que le progrès était dans l'ordre de la Providence, que la richesse était un bien, une chose que les individus et les nations devaient rechercher. Je n'ai pas besoin de vous dire que je veux parler du progrès dominé par l'idée chrétienne, purifié par la vertu et la religion, de la richesse considérée comme moyen d'influence religieuse et nationale pour une nation. Autrement le progrès, au lieu d'être un élément de salut et de gloire pour les peuples, ne serait plus qu'un instrument de perdition et de ruine. Permettez-moi de le dire, messieurs, à la vue de ce qui se passe dans le monde, je crois plus que jamais que la religion bien comprise est l'amie, la mère du véritable progrès, de la seule liberté possible sur la terre, et qu'en dehors d'elle il n'y a rien de stable. Sans la religion, messieurs, l'égoïsme règne chez les riches et l'envie chez les pauvres; or, dans un pareil ordre de choses, on a la révolution en permanence.

LA SOUPE.

Voilà une scène représentant une famille française de Bretagne à son dîner. Ce dîner, c'est la soupe, la soupe traditionnelle qu'on retrouve partout où il y a des Français ou des descendants de Français. Seulement en Canada on ne se contente pas de la soupe, le paysan canadien est plus à son aise que le paysan français. On voit dans cette scène la mère, entourée de ses plus jeunes enfants, qui sont servis les premiers à cause de leur impatience, les autres attendent leur tour, et le père qui a beaucoup travaillé dans la matinée, attend que chacun soit servi avant de commencer.